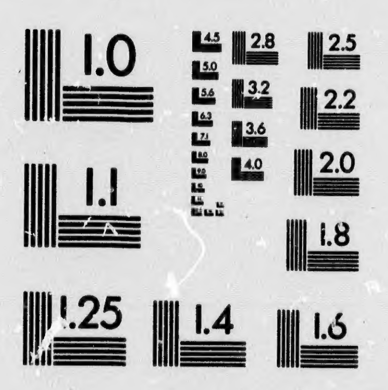
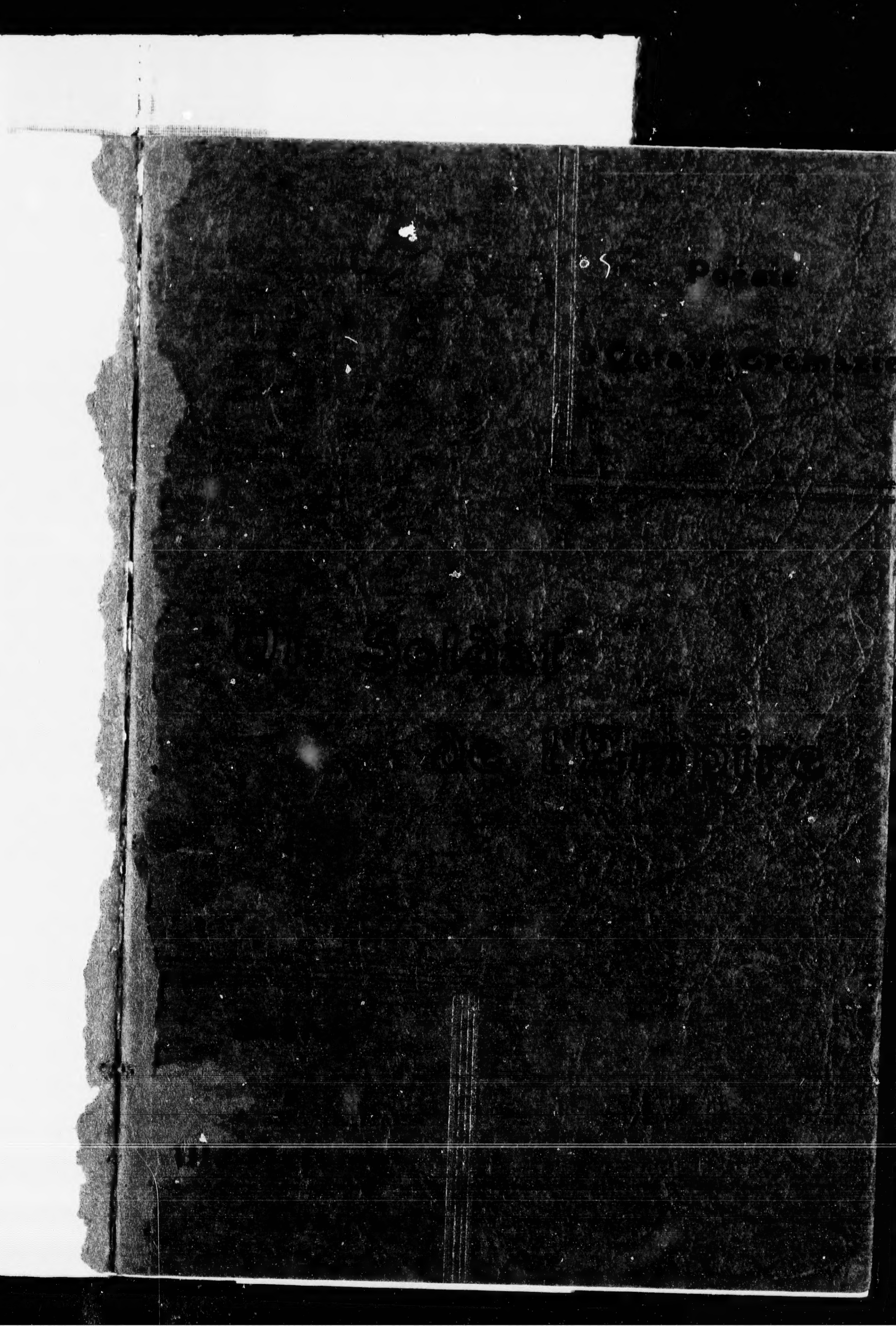
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Poème

Octave Crémazie

Un Soldat de l'Empire

NOTES HISTORIQUES

La pièce de poésie suivante, d'Octave Cremazie, a été écrite, de la main de l'Auteur dans l'Album de Mademoiselle Malvina Evanturel, pour honorer la mémoire de son père, vieux soldat de Napoléon.

Né à Beaucaire, en Provence, M. Evanturel vit les noyades du Rhône et l'installation de la Déesse Raison dans l'église de sa ville natale.

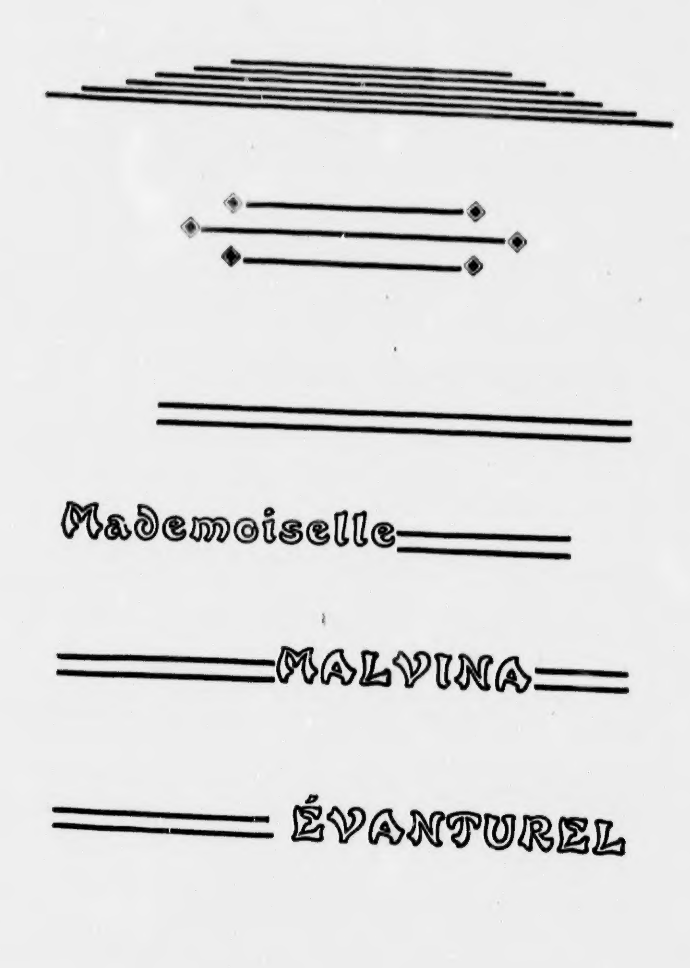
Appelé par la conscription sous les drapeaux de l'Empire, il fit les campagnes d'Espagne et de Portugal. Poursuivi dans la forêt par les brigands espagnols, fait prisonnier par eux, il fut livré aux anglais qui l'envoyèrent en garnison à Démérara. Il vint en Canada dans le 60e Carabiniers.

Admirateur enthousiaste de l'Empereur, il conserva toute sa vie le culte du héros; et ce fut un bonheur suprême pour lui d'apprendre de la bouche de son fils, quelques instants avant sa mort, l'avènement de Napoléon III, au trône impérial.

S'il eut vécu encore quelques années, il eût reçu, comme notre concitoyen M. Blanc, la médaille de Sainte-Hélène, à laquelle il avait droit, comme soldat de l'armée d'Espagne.

Enterré à Sainte-Foy, M. Evanturel fût porté à sa dernière demeure par ses vieux camarades de la guerre de la Péninsule.

C'est là que le poète le fait se réveiller quand le commandant Belvèze vint, avec les marins de la *Capricieuse*, assister à la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la bataille de Sainte-Foy.


Mademoiselle
MALVINA
ÉVANTUREL



Un Soldat de l'Empire

Qu'ils étaient grands ces jours où l'Europe tremblante
Devant l'invincible guerrier,
Qui passait sur le monde en semant l'épouvante
Sous les pas de son fier coursier,
Comme devant un dieu se courbait en silence
Au nom seul de Napoléon,
Et, malgré tous ses rois, subissait la puissance
De cet indomptable lion.

◈

Ainsi pendant vingt ans promenant la victoire
Sur les pas de ses escadrons,
L'immortel Empereur sut obliger la gloire
A lui donner tous ses rayons ;
Et sa puissante main sema cette auréole
Des champs sablonneux d'Aboukir
Aux murs de l'Alhambra, des rivages d'Arcole
Aux bords du vieux Guadalquivir.

◈

Pourtant un jour il vit, sur la rive étrangère,
La victoire l'abandonner ;
Il voulut la forcer, mais la gloire, sa mère,
N'avait plus rien à lui donner ;
Car pour orner son front du brillant diadème,
Qui rayonne comme un saphir,
Elle avait épuisé, dans cet amour suprême,
Tous les lauriers de l'avenir.

Quand de la trahison et de l'ingratitude
Il eut bu le calice amer,
Il s'en fut demander asile et solitude
A l'immensité de la mer.
C'est là qu'il s'éteignit sur le roc solitaire,
Dans sa gloire et dans son malheur,
Et les nains couronnés qu'il foudroyait naguère,
Jetèrent un cri de bonheur.

◈

Puis quand il disparut de cette haute cime,
Où lui seul ait jamais atteint,
Bien des vaillants acteurs de ce drame sublime
Dont le soleil était éteint,
Pour calmer la douleur de leur âme accablée
Cherchèrent un monde nouveau ;
Et, pleurant son enfant, la gloire désolée
Alla veiller sur son tombeau.



Quand le fier paladin des jours de Charlemagne,
Enfin, eut succombé sur la haute montagne,
Léguant à Ronceveaux un nom resplendissant,
Tous les preux échappés au sanglant cimeterre
Se firent troubadours pour redire à la terre
La gloire et la mort de Roland.

◈

Ainsi quand fut tombé le géant des armées,
Dédaignant de servir sous les tristes pigmées
Qu'à la France imposaient les Cosaques du Don,
Des soldats d'Austerlitz, vieillis par la victoire,
Sous les cieux étrangers furent chanter la gloire
Et la mort de Napoléon.

Sur les bords Africains, dans les jungles de l'Inde,
Sous le ciel radieux où combattit Clorinde,
Dans les climats glacés où règne encore Odin,
Laissant sur l'univers une trace profonde,
Ils ont gravé ce nom qui brille sur le monde
Comme l'étoile du matin.

◈

Aux bords du Saint-Laurent jetés par la tempête
D'héroïques débris de ces jours de conquête,
Ont chanté parmi nous le culte du Héros.
En trouvant sous le ciel de la Nouvelle-France
Les mêmes souvenirs et la même espérance,
Ils semblaient oublier leurs maux.

◈

Québec a conservé la touchante mémoire
Du vieux soldat français, dont l'humble et noble histoire
Occupera longtemps les récits du foyer.
Souvent on redira les bienfaits populaires,
L'honneur, la modestie et les vertus austères
Du soldat et du jardinier.

◈

Le sombre Escurial et l'alcazar Mauresque
L'avaient vu prendre part au drame gigantesque
Que le soleil d'Espagne éclaira de ses feux.
Sous le ciel canadien trouvant une patrie,
Aux travaux des jardins il consacra sa vie
Dont les jours s'écoulaient heureux.

Que de fois appuyé sur sa bêche immobile,
Fixant sur l'horizon son œil doux et tranquille,
Il semblait contempler tout un monde idéal.
Oh ! sa jeunesse alors avec sa sève ardente,
Déroulant les anneaux de cette vie errante,
Lui montrait le pays natal.

◈

Les souvenirs charmants des beaux jours de sa vie,
En passant tour à tour dans son âme ravie,
Apportaient avec eux les parfums du printemps.
Le ciel éblouissant de sa douce Provence,
Rajeunissant son cœur comme l'eau de Jouvence,
Lui ramènait ses premiers ans.

◈

O rivages du Rhône ! ô bords de la Durance !
Beaucaire où s'écoulaient les jours de son enfance,
Donjon du roi Réné s'élançant vers le ciel,
O mistral soulevant les ondes fugitives,
A l'heure où chaque soir s'élève sur les rives
Le chœur de l'hymne universel ;

◈

O champs toujours couverts de fruits et de verdure
Etalant au soleil votre fraîche parure,
Forêt où s'élançait la meute des chasseurs ;
En vous voyant revivre en ce rêve sublime
Son âme s'emplissait de cette joie intime
Et ses yeux se mouillaient de pleurs.

Sur ce riant tableau bientôt passait une ombre ;
Il voyait s'avancer un géant à l'œil sombre,
La terreur conduisant ses hideux bataillons.
Mêlant les flots du Rhône au sang de ses victimes
Elle portait la mort sur les plus hautes cimes.
Et dans les plus humbles vallons.

◈

Puis dans le temple saint tout un peuple en délire
Amenait en triomphe, aux accents de la lyre
Se joignant sous la voûte aux accords du clairon,
Et plaçait sur l'autel, que son aspect profane,
Une femme flétrie, impure courtisane ;
C'était la Déesse Raison !

◈

Jetant sur ces horreurs le manteau de sa gloire,
Bonaparte venait, conduit par la victoire,
Ecrire avec son glaive un drame de géant ;
Son front illuminé de ces rayons splendides,
Qu'on nomme Marengo, Lodi, les Pyramides,
Brillant comme un phare éclatant.

◈

Du sceptre impérial armant sa main puissante,
Le héros apprenait à la terre tremblante
Que Charlemagne enfin avait un successeur ;
Déployant aux regards la pourpre triomphale
A l'univers muet la vieille cathédrale
Montrait le Pape et l'Empereur.

Puis il était acteur dans ce poème immense ;
Fils unique, il allait combattre pour la France,
Et disait à sa mère un éternel adieu.
A la gloire il offrait la fleur de ses années,
Et des enfants du Cid, au pied des Pyrénées,
Il affrontait le premier feu.



Ses yeux te revoyaient, beau pays des Espagnes,
Avec ton ciel ardent et tes hautes montagnes,
Tes doux chants que l'écho répète chaque soir,
Et tes fiers hidalgos de Léon, de Castille,
Tes senoras faisant briller sous leur mantille,
Un œil étincelant et noir.

◈

Puis il suivait le cours de sa propre épopée ;
La victoire à Burgos guidait sa jeune épée.
Rodrigo, Badagos, Figueras, Almeida,
Salamanque, où Marmont, entre tous grand et brave,
Vit tourner le destin jusque là son esclave ;
Ronda, Margalef, Lerida,

◈

Siège de Saragosse, ô funèbre prodige,
Dont le souvenir seul nous donne le vertige,
Avec ses morts sans nombre et ses fleuves de sang ;
Vous passiez devant lui toujours aussi vivaces
Qu'aux jours où de ses chefs suivant les nobles traces
Il combattait au premier rang.

Suchet, Ney, qui deux fois lui conserva la vie,
Victor et Masséna, le duc de Dalmatie,
Lui jetaient, en passant, un glorieux rayon ;
Son œil suivait toujours, dans sa course rapide,
Brillant comme un soleil dans ce groupe splendide,
L'image de Napoléon.

◈

Il vous voyait encore, ô longs jours de souffrance,
Où l'Espagnol sans cesse altéré de vengeance,
Les frappait isolés, sans appui, sans secours.
Quelque fois la victoire, au fort de la bataille,
Fuyait loin de leurs rangs dans des flots de mitraille
Mais la gloire y restait toujours.

◈

De la captivité les angoisses sans nombre,
Chaînes brisant le corps et cachot toujours sombre,
Avec ses compagnons, la douleur et la faim,
Où jamais le sommeil ne fermait sa paupière,
Où le ciel refusait souvent à sa prière,
Une onde pure, un peu de pain ;

◈

Epouvantables nuits dans la forêt passées,
Où des hordes sans frein, sur sa trace empressées,
Le poursuivaient toujours de leur glaive vengeur ;
De tous ces mauvais jours le souvenir terrible
Dont son cœur conservait la trace inextinguible,
Le glaçaient encore d'horreur.

Bientôt apparaissaient du nouvel hémisphère
Les rivages baignés dans des flots de lumière ;
Alors Démérara s'offrait à son regard.
Transporté sur ces bords des rives hispaniques
Le malheur le faisait, sous le ciel des tropiques,
Le défenseur du Léopard.

◈

Démérara passait ; une terre nouvelle . . .
Mais ce long rêve ici, miroir toujours fidèle,
Se fondait tout à coup dans la réalité.
Ce ciel pur et serein, ces splendides montagnes,
Ce fleuve grandiose et ces vertes campagnes
Fières de leur fécondité,

◈

Montmorency roulait sa vague mugissante,
Le clocher dans le ciel jetant sa voix vibrante,
(Du français, du chrétien, ô souvenirs pieux !)
Etaient là comme au jour, où saluant des frères,
Il trouvait sur nos bords et la foi de ses pères,
Et la langue de ses aïeux.

◈

Des glorieux combats où passa sa jeunesse
Ainsi le rêve encore lui redonnait l'ivresse,
Et de ses premiers jours rallumant le flambeau,
En versant dans son cœur une pure allégresse,
Venait illuminer son heureuse vieillesse
Des feux plus doux de son berceau.

Rêve ! baume divin, voix d'en haut, bien céleste !
Du bonheur de l'Eden touchant et dernier reste !
Quand Adam, en pêchant, se fut fermé les cieux,
Dieu, pour le consoler, Dieu lui donna le rêve,
Rayon cent fois plus pur que l'astre qui se lève
Au sein des grands horizons bleus.

◈

Puis, quand venait le soir, à sa jeune famille
Qui se groupait autour de l'âtre qui pétille,
Souvent il racontait ses jours aventureux.
Plein de ses souvenirs, d'une voix forte encore,
Des vieux chants provenceaux qui berçaient son aurore,
Il répétait les sons joyeux.

◈

Un jour pourtant la mort, qu'au sein de la mêlée
Il avait quelque fois vainement appelée,
D'elle même s'en vint s'asseoir à son chevet ;
Soldat toujours vaillant, chrétien toujours fidèle,
Il sut voir, sans pâlir, sa main froide et cruelle
Lui montrer le tombeau muet.

◈

A cet instant suprême où déjà l'agonie
Des ombres de la mort enveloppe la vie,
De bonheur dans ses yeux on vit naître un rayon.
Près du soldat mourant, plus douce qu'une lyre,
Une voix murmurait le grand nom de l'empire
Et celui de Napoléon.

Porté dans son tombeau par ses compagnons d'armes
Il dort le vieux soldat, et le canon d'alarmes
Ne réveillera plus son courage endormi.
Il dort, sans avoir eu l'héroïque médaille
Qu'il mérita cent fois sur le champ de bataille,
Devant le feu de l'ennemi.



Ecoutez ! un grand bruit se fait sur le rivage ;
Les vieux chênes joyeux inclinent leur feuillage
Pour fêter le retour des maîtres d'autrefois,
Dont le fier étendard dans les airs se déploie.
Le rossignol pour eux chante un hymne de joie,
Et les salue au fond des bois.

◈

Aux champs de Sainte-Foy reparaissant encore,
La France voit flotter son drapeau tricolore
Où, vainqueurs, sont tombés ses derniers défenseurs.
De ce fait immortel consacrant la mémoire,
Deux grands peuples rivaux, fils aînés de la gloire,
Mêlent en ce jour leurs couleurs.

◈

Et pendant que la foule immense, rayonnante,
A la voix du canon mêle sa voix bruyante,
Un huzza solennel s'élève d'un tombeau.
Réveillé par l'écho de la salve guerrière,
C'est le soldat français qui du fond de sa bière
Salue aussi son vieux drapeau.

Envoi

Madame, ce soldat à l'existence austère,
Ce débris des grands jours, c'était votre vieux père.
D'une époque héroïque il conserva le feu,
Et divisant sa vie en deux parts magnifiques,
Il sut toujours donner, homme des temps antiques,
L'une à l'honneur et l'autre à Dieu.

◈

Jamais, quand il reçut les dons de la fortune,
La voix de l'indigent ne lui fut importune ;
Son cœur, en l'écoutant, sentait se ranimer
Le souvenir amer de ses propres détresses,
Et sa main, d'où coulaient d'innombrables largesses,
Savait toujours s'ouvrir et jamais se fermer.

◈

Des Français malheureux il fut la providence,
Et combien d'exilés, brisés par la souffrance,
Durent à ses bienfaits un instant de bonheur.
D'un nom pur et sans tache il laissa l'auréole,
Et ce nom parmi nous reste comme un symbole
De la charité, de l'honneur.

◈

Et quand à vos enfants, heureuse et tendre mère,
Sur la carte indiquant ces sillons de la guerre
Qu'on nomme Figueras, Burgos, Talavera,
Vous leur raconterez cette histoire sublime,
Alors, le cœur rempli d'un orgueil légitime,
Vous leur direz : Enfants, votre aïeul était là !

OCTAVE CREMAZIE.